

## LA LIBERTÉ DANS LA PHILOSOPHIE ET LA COSMOLOGIE DE L'EXTRÊME-ORIENT

Science sans conscience n'est que ruine de l'âme.

Au sommet de la civilisation occidentale nous assistons à une crise de la liberté, conséquence d'un singulier décalage entre la science et la conscience. Capable désormais de désintégrer la matière qui l'entoure et qui le constitue, l'homme peut encore désagrèger cette part de l'esprit qui pousse en lui des racines profondes au sein de son corps charnel, selon le mystère d'une union ineffable : la bombe atomique d'une part et la narco-analyse de l'autre sont les symboles de cette civilisation technique.

Si toute liberté est synthèse de science et de conscience, le sage bouddhiste, en niant le monde, ne se libère qu'en se niant lui-même, tandis que le Chinois, à la fois positif et religieux, attend d'un équilibre, qu'il considère comme l'idéal individuel et cosmique, la réalisation de cette liberté concrète.

*Ὁμολογουμένως τῇ φύσει.*

I. Dans le Stoïcisme, le Sage est « citoyen du monde », mais il sait que le sens donné à cet univers ne dépend que de lui. Aussi peut-il agir sur ce cosmos, il peut s'efforcer de rendre certaines conditions meilleures dans l'ordre des préférables ; le moyen stoïcisme a même poussé très loin la possibilité d'action dans ce domaine. Mais le moment essentiel de cette attitude réside dans l'assentiment du Sage en face des choses qui ne

dépendent pas de lui. Sa conversion est parfaite et la liberté n'a en vue que les choses qui dépendent d'elle, or une seule à vrai dire se trouve dans ce cas : son opinion. « Il faut mettre sa volonté en accord avec les événements de manière que ceux qui surviennent soient à notre gré » (Épictète).

La vérité sainte sur l'origine de la douleur : c'est la soif.  
*Sermon de Bénarès.*

II. Beaucoup plus qu'une religion, le Bouddhisme est avant tout une attitude philosophique, la réaction d'un esprit en face des superstitions stratifiées et mortes. L'on s'est plu à comparer Bouddha à Luther qui, lui aussi, au nom de la Liberté recherche le chemin du salut : un ascétisme étroit n'est qu'une autre manière de s'attacher, pensent l'un et l'autre, alors que seul le détachement intérieur compte.

Dans le désir en effet réside tout être. Car à la différence du Stoïcien, Bouddha se refuse à considérer toute question concernant la réalité d'un être suprême, l'infinité du monde, sa nature. C'est l'attitude négative parfaitement cohérente : rompez vos attachements non plus pour vous élever, mais pour vous anéantir vous-mêmes ; car vous n'êtes finalement que la somme de vos désirs et de vos attachements. Qu'est-ce qu'un phénomène pour lui ? Sinon la connexion des liens qui nous enchaînent à notre propre existence ou bien à celle des autres. La délivrance seule importe et toutes les spéculations sont inutiles pour sortir de cette condition, de même que toutes les connaissances sur la nature et le monde des phénomènes, qui peuvent être anéantis dès que le sujet accomplira cette évasion hors de l'illusion qui l'étreint. Cette existence propre à l'affirmation du vouloir-vivre est à l'opposé de la liberté. En effet, elle n'est que par nos attachements et par l'esclavage de l'égoïsme. L'illusion suprême consiste en cette contrefaçon de la liberté qu'est la croyance en une substantialité personnelle.

A cette illusion s'oppose l'acte libre véritable, une « extinction » qui entraîne avec elle la félicité. Ainsi la conception

bouddhiste de l'univers est fort différente de celle du stoïcisme. En celui-ci, le monde demeure, mais la transformation est en moi ; chez Bouddha, la réalité même du monde extérieur est mise en question en même temps d'ailleurs que celle du monde intérieur. Toutefois, si le nirvana est l'anéantissement total par la voie éthique, diffère-t-il tellement dans sa technique morale de la voie vers l'*ἀταραξία* ?

A vrai dire la liberté chez Bouddha ne peut être que dans le néant parce qu'il n'a justement pas su faire coexister une nature-instrument et une domination de cette nature qui, loin de la nier, l'intègre sur un plan supérieur en l'acceptant comme elle est. La synthèse fait défaut, en ce sens qu'il ne croit pouvoir s'affirmer libre qu'en s'évadant là où la liberté n'a plus de signification, car toute liberté n'est-elle pas dans une conscience vive et constante de l'obstacle vaincu toujours réel ? Mais l'essentiel est de voir combien une attitude tournée vers l'anéantissement et la négation s'ouvre à l'amour, sorte de première fusion générale dans le rien. C'est cette intuition magnifique que nous trouvons chez un Tagore à notre époque. « Il faut juger et apprécier une civilisation non d'après la somme de puissance matérielle qu'elle déploie, mais d'après le degré où elle développe et manifeste, par ses lois et ses institutions, l'amour de l'humanité. »

La nature est la volonté de la divinité. — Vivre librement selon la nature est le devoir.

CONFUCIUS, *Tchoung Young*.

III. Ce qui frappe, en passant de la pensée indienne à la pensée chinoise, c'est dans cette dernière une très nette affirmation du monde. Le Chinois est un réaliste et la morale confucéenne incarne fort bien ce souci d'installation dans un monde parfaitement existant. Ce réalisme d'autre part se joint à un profond instinct, non pas métaphysique, mais religieux, qui ne trouve pas sa source ailleurs que dans l'horreur du néant, et de ce néant le plus familier : la mort.

Confucius, dit-on, a fait la Chine. La fleur de la liberté, en cette douce morale, n'a guère d'arrière-plan métaphysique, son parfum réside en une délicate courtoisie qui est le fruit d'une ancestrale recherche de la maîtrise de soi. Confucius ne déclare-t-il pas dans le Tchoung Young, le seul de ses ouvrages véritablement systématique : « Le sage observe attentivement en lui ce qui n'est pas visible et redoute anxieusement ce qu'il n'entend pas... Quand l'âme n'est pas agitée par des sentiments d'affection, de colère, de tristesse, et de joie, on dit qu'elle est en équilibre (tchoung). Quand ces sentiments naissent dans l'âme sans dépasser la mesure, on dit qu'ils sont en harmonie. L'équilibre est l'origine, l'harmonie la loi générale de tous les changements qui se produisent dans l'univers. Quand l'équilibre et l'harmonie atteignent leur maximum, l'ordre règne dans le ciel et sur la terre, tous les êtres se développent. » Avec Confucius, la liberté devient concrète au sein même de la réalité consciente, elle trouve sa justification dans l'immédiat sans aucun recours à des éléments qui le dépassent.

Le Tao représente ce qui est à la fois le plus universel dans l'ordre de l'être et en même temps le rien absolu, car il est au delà de toute forme d'être ineffable et inconcevable.

L'unique solution consiste à se fondre dans le Tao, et pour cela, il faut laisser agir la nature sans lui imposer aucune route. Ceci n'est pas plus un abandon à la fatalité qu'un laisser-aller au jeu des passions. Lao-tse comme son grand disciple Tchouang-tse revendiquent la pleine liberté pour l'homme. La pratique du wou-wei est à l'opposé du caprice instinctif, elle est au contraire la voie vers ce qu'il y a de céleste en l'homme. L'homme vrai, « le tchen jen » de Tchouang-tse est le proche-parent du sage idéal selon Confucius. Cependant la différence apparaît de suite : nous ne sommes plus ici en face de l'homme social, au contraire ce « tchen jen » ne pense qu'à ce qui lui est nécessaire, supprimant tout ce qui peut lui venir de l'extérieur. Sa liberté consiste à se placer au-dessus de l'amour comme de la haine, de la morale superflue comme de la pensée superflue. « La vertu supérieure ne fait pas d'effort (wou-wei) et n'attend pas de

récompense. La vertu inférieure est active et compte sur une récompense... »

Tout en remplissant les devoirs de sa vie cet « homme vrai » n'est point attaché à cette vie : le savoir représente le besoin d'une époque, la loi est faite ainsi que la vertu civique pour les relations entre les hommes, mais bien que l'on doive tenir compte de ceux-ci, le devoir ne s'y accomplit pas. De grandes choses peuvent être faites par un homme d'État ou un guerrier pour le bonheur de l'humanité, mais « l'homme vrai » n'agit pas avec l'intention d'être agréable aux autres ou de se faire des amis. Seule compte cette attitude ferme et constante où la victorieuse maîtrise de soi triomphe de la vie et de la mort. Lao-tse prêche un amour universel du prochain, une bonté supérieure qui ne ressemble en rien à une sentimentalité, mais demeure l'obligation à laquelle on est astreint envers tous ceux qui participent du Tout. De plus, ni Lao-tse, ni Tchouang-tse ne connaissent l'ascétisme et « l'homme vrai » est déjà un délivré, il n'a pas besoin de nier la vie, puisqu'il y a du céleste en elle.

Ainsi par des voies différentes, nous retrouvons dans le Taoïsme l'expression d'une liberté faite avant tout de maîtrise de soi comme chez Confucius, mais avec une dimension cosmique. Toutefois, ce naturalisme amoral du tchen-jen représente une des formes les plus attrayantes en même temps que les plus simples de la liberté.

## CONCLUSION

*Le dialogue de l'Occident angoissé et de la Chine immobilisée, tempéré par le relativisme indien.* — Chez le mystique indien, l'évasion hors d'un monde déterminé selon nos attachements illusoires ne peut s'effectuer que par la négation. Si la liberté se trouve dans la marge qui va de ma conscience au monde, l'anéantissement simultané des deux pôles ne résout rien.

La conscience occidentale au contraire a recherché sa liberté

dans un positivisme qui aboutit de nos jours à l'une des expériences les plus magnifiques de « la volonté de puissance ». Cependant l'équilibre stoïcien, maintenu par une subtile harmonie entre « les convenables » et la sagesse, s'est rompu au détriment de la sagesse à tel point que l'humanité occidentale est en proie à une angoisse que ses inventions dans l'ordre technique ne font qu'augmenter.

Par contre, ne serait-ce pas dans l'antique sagesse de cette lointaine Chine que nous pourrions trouver quelque réconfort et quelque secours à l'inquiétude présente ? N'est-ce pas une grande leçon de liberté que celle rencontrée dans la notion du Jen confucéen, mêlant la maîtrise de soi et l'amour du prochain et dans cette norme non moins belle qu'est le Tchen Jen du Taoïsme, où la fermeté et la constance de la conscience repliée sur soi recherche sa véritable source et son authentique liberté ?

Pourtant une vieille civilisation ne peut se fermer à l'apport du progrès technique. Aussi un magnifique avenir peut être réservé à la conscience dans ce dialogue entre un Occident à la recherche de son humanité et une Chine qui n'a pas encore assimilé le don fait à Prométhée par les dieux, le Bouddha indien nous rappelant sans cesse en ce dialogue la précarité de tout attachement.

Claude ROCHE (Paris).